

DEUXIÈME PARTIE : ÉTUDES PRATIQUES

POLITIQUE ET MÉDIAS : L'INTERACTION EN CRISE

Denis Bertrand¹

La spécificité d'une approche sémiotique du politique se situe dans le croisement de discours dont la politique est à la fois l'objet et l'enjeu : au premier rang, comme ils ont en partage la communication, sa relation avec le discours médiatique. Les deux univers entretiennent, à différents niveaux, des rapports complexes de dépendance et de domination qui peuvent être appréhendés sur le mode tensif. A travers quelques motifs représentatifs de cette interaction en crise (narrativité et manipulation, dynamique passionnelle, jeux de présence et d'absence, registres énonciatifs, figurativité et spectacle), on interroge ici plus largement les conditions d'une sémiotique du politique.

L'actio est le parent pauvre de la rhétorique aujourd'hui, du moins dans les discours théoriques². Dans *La maison et l'escargot. Pour une sémiotique du corps*, Raúl Dorra (2013)³ met en scène Cicéron orateur politique, sur le mode fictionnel d'un discours intérieur parallèle à

1 Denis Bertrand est Professeur de Littérature française et de Sémiotique à l'Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis.

2 *L'actio*, ou « exécution du discours », est, rappelons-le, la cinquième et dernière partie de la rhétorique traditionnelle dont les précédentes sont : 1. *Inventio*, 2. *Dispositio*, 3. *Elocutio*, 4. *Memoria*.

3 Dorra, R. (2013) Chap. IV, « Politique du geste » (et particulièrement les paragraphes 5, « Geste, mimique, signal » et 6, « Cicéron se demande certaines choses »).

l'exécution du discours face à son public. Dorra interroge la co-présence de plusieurs instances à l'œuvre au sein de cette *actio*. Et particulièrement l'instance corporelle, secrètement préoccupée par l'existence de varices dans les mollets de l'exécutant. Cette instance entre en concurrence avec celles qui contrôlent par ailleurs si efficacement le déroulement oratoire de l'argumentation avec la gestualité qui la soutient. Mais l'*actio* ici, si finement analysée, reste conforme au statut de cette grande séquence dans la rhétorique traditionnelle : la réalisation, orale et gestuelle, d'un discours devant son auditoire. Or, on peut dire que l'*actio* est aujourd'hui un titre de problème central dans le champ politique et que son statut, au regard de la traditionnelle tribune, est profondément modifié. Il est peut-être, de toutes les séquences rhétoriques, celle où le politique met en jeu de la façon la plus radicale sa compétence et son *ethos*. Car l'*actio* dans l'espace politique contemporain, c'est le média. Plus précisément, le primat de l'*actio* dans le discours politique est déterminé par l'omniprésence de l'impératif médiatique. Soulignons que l'estrade s'est amplifiée avec le développement des chaînes d'information en continu et démultipliée avec les réseaux sociaux, entraînant souvent, dans le foisonnement, la simultanéité du discours politique et de son commentaire. Cette intensification quantitative et qualitative est un des aspects de la relation de plus en plus complexe que le discours politique entretient avec l'univers médiatique.

Il est donc légitime d'interroger le statut du discours politique à travers le discours médiatique, en envisageant les contraintes particulières que celui-ci impose à celui-là, jusqu'à en mettre en question l'identité générique. Ce qui n'était que le véhicule nécessaire du discours politique sous la forme ancestrale de la tribune, est devenu aujourd'hui un enjeu stratégique, déterminant les contenus au point, peut-être, d'inverser le rapport : le programme d'usage serait-il devenu programme de base ? L'adjuvant serait-il devenu le Destinateur ? L'interaction entre le politique et le citoyen se serait-elle déplacée au profit d'une interaction désormais *quasi* exclusive entre le politique et le journaliste voire l'animateur, nouveaux coryphées ? L'ensemble des paramètres discursifs – actantiels, modaux, aspectuels, énonciatifs et délibératifs, mais aussi thématiques et passionnels – à travers lesquels le discours politique est construit et perçu, est de ce fait déplacé dans une configuration nouvelle dont l'économie reste à définir. C'est là un possible projet pour une sémiotique générale qui s'intéresse aux problèmes génériques des discours, et pour une sémiotique politique qui s'interroge sur les modes de relation entre les partenaires de la

scène médiatico-politique. On peut même se demander, en prolongeant l'hypothèse, si la pression de l'interaction spectaculaire, qui est une contrainte définitoire de la signification médiatique, ne s'est pas déplacée au cœur même du politique, non seulement en substituant sa primauté aux contenus, mais en assimilant aussi à ses propriétés l'identité même du politique.

J'aimerais évoquer ici quelques aspects de cette problématique générale à partir de l'expérience que j'ai pu avoir ces dernières années, en tant que sémioticien, dans le champ médiatique. Je veux parler d'une part de ma participation régulière, depuis 2007, à une émission d'analyse non-politique des discours et comportements politiques où j'interviens en tant que « sémiologue » – émission intitulée *Déshabillons-les* sur la chaîne *Public Sénat*, animée par la journaliste Hélène Risser¹. Et également, d'autre part, de la réalisation d'une pastille sémiotique – pastille, mini-émission de deux à trois minutes insérée dans une émission plus large, en l'occurrence ici *Médias Le Magazine* sur France 5. Cette pastille intitulée *Denis Décode* consiste en une courte analyse, destinée au grand public, d'une séquence visuelle sur le sujet du dossier central de l'émission, débattu par ailleurs à l'écran². Elle est réalisée et diffusée chaque semaine depuis 2011, avec une société de production, « La Générale de Production » que dirige Alexandre Hallier, et un jeune réalisateur documentariste, Dimitri Kourtchine. Je me permettrai de prendre appui sur quelques-unes de ces pastilles, qui traitent d'un sujet politique, pour développer la problématique plus large que je viens d'esquisser.

Car, quoique rédigées dans la hâte chaque semaine – temps médiatique oblige –, ces chroniques font l'objet d'un court texte de 1200 signes environ entrelacé, lors du montage, aux images qu'il commente. Ce texte repose sur une problématique à chaque fois particulière et sur une conceptualisation sous-jacente permettant de la traiter. On imagine aisément que les positions théoriques et méthodologiques de la sémiotique sont elles aussi, dans chaque cas, à l'œuvre.

J'aborderai successivement cinq problématiques distinctes, comme autant de facettes révélatrices des interactions entre politique et médias :

1. La manipulation réciproque : au cœur de l'interaction, la parole contrainte du politique, soumis à la pression de l'interviewer ;
2. Une

1 L'émission *Déshabillons-les*, est disponible sur : <http://replay.publicsenat.fr/emissions/deshabillons-les/>

2 « Denis décode », l'émission *Médias le magazine*, est disponible sur : <https://www.facebook.com/denisdecode>

passion politique : la colère, et son transfert à un journaliste qui vient ainsi occuper la position du politique ; 3. La présence et l'absence sous contrôle médiatique (à propos d'un ancien Président de la République) ; 4. Les registres de discours : l'humour, et ses pièges quand il vient mettre en question la nécessaire assomption politique du croire (chez l'actuel Président de la République) ; 5. La spectacularisation du politique, avec une scène syncrétique du débat démocratique (à l'Assemblée Nationale) susceptible de restaurer, dans notre petit récit, la stéréotypie convenue et rassurante des rôles précédemment mise à mal.

Car si ces cinq thématiques sont apparemment disjointes, elles forment en réalité une trame où les positions de discours sont en question, où les empiètements entre les rôles sont manifestes – le journaliste se prenant pour un politique, le politique devenant un collaborateur d'animation télévisuelle, ou bien outrepassant pour les besoins du spectacle les limites de sa fonction, etc. – et où les enjeux de chacun sont à la fois mis en question et redéfinis. Après la présentation et le commentaire de ces séquences, je proposerai quelques généralisations théoriques pour une sémiotique du politico-médiatique.

I. Analyses

Le premier extrait a pour contexte la guerre engagée par l'armée française au Mali contre les islamistes radicaux. Le Ministre français de la défense est invité à s'expliquer sur la stratégie militaire du gouvernement.¹

1. La manipulation réciproque (« La guerre sur un plateau »)

Chacun son rôle, chacun sa stratégie. L'interviewer qui veut faire dire, le ministre qui veut taire. Les deux s'affrontent dans une lutte de langage.

L'interviewer joue à plein son rôle. Il emploie tous les outils de son répertoire pour susciter une révélation.

¹ Disponible sur : http://www.dailymotion.com/video/xy47g5_denis-decode-la-guerre-sur-un-plateau_news#.UT3vWBnrRw.

La ruse d'un coup à deux bandes. Il rassure son interlocuteur pour mieux l'interpeler ensuite.

La question directe et provocante.

La confrontation avec la preuve saisissante d'une image.

Le rebond enfin sur la moindre information potentielle.

L'interviewé riposte en mobilisant son arsenal rhétorique :

Il impose sa propre thématique pour échapper au harcèlement.

Il répète obstinément la même réponse dilatoire.

Il se réfugie dans l'incertitude.

Il invoque enfin une vérité d'ordre général.

Tandis que tous deux font de la table la scène visible de leur lutte de pouvoir, alternant l'offensive et la défensive.

En résumé, l'interview d'un ministre de la défense en situation de guerre répond à une partition réglée. L'information est davantage dans l'acte de présence que dans les contenus délivrés. A la dramaturgie des faits répond la comédie d'un dialogue de théâtre.

Ici l'interaction est en direct. Les deux rôles sont solidement implantés et aucun n'empiète sur l'espace thématique de l'autre : à chacun son métier. Mais la confrontation est à fleurets mouchetés. Chacun des interlocuteurs est engagé dans un exercice modal de manipulation et de contre-manipulation, entre faire-dire et faire-ne pas savoir. Car le secret est inhérent à la stratégie – *a fortiori* militaire. Mais pourquoi venir à l'écran si c'est pour se taire ? Pourquoi parler si c'est pour ne rien dire ? Si on analyse l'échange en termes de pragmatique conversationnelle, on peut observer naturellement que le Ministre déroge à la règle de

quantité du principe de coopération de Grice¹ : il n'en dit pas assez pour maintenir l'échange et son interlocuteur le harcèle pour qu'il en dise davantage. Mais, d'un point de vue sémiotique, ce comportement conversationnel révèle surtout un trait éthico-passionnel : la constance, la fermeté et même l'obstination de l'interviewé. Il ne cède pas à la pression de la question et, du même coup, il contribue ainsi à consolider le rôle institutionnel qui est le sien. Entre le journaliste et le Ministre de la Défense, se joue une sorte de guérilla faite de harcèlements, de pièges tendus, de bombes à retardement, etc., qui donne à voir médiatiquement, et sous une forme à peine métaphorisée, le scénario de référence dont les motifs sollicitent si efficacement l'imaginaire avec leur dimension tragique. Dans ce cadre narratif et figuratif, la conduite discursive du sujet « ministre de la défense » l'investit des valeurs conformes à son rôle, prévisible et attendu, et son interlocuteur lui sert de faire valoir. Plus encore, il lui offre l'opportunité de renforcer, semi-symboliquement, ce rôle.

2. Le transfert d'une passion politique : la colère

Notre deuxième cas s'écarte de la scène énonciative de l'interlocution pour se focaliser sur l'expression d'une passion politique essentielle : la colère. Or cette passion fait l'objet d'un transfert : contre toute attente liée à la programmation de son rôle, c'est le journaliste – et non plus le politique – qui exhibe sa colère.²

Surprise ! Olivier Mazerolle sort de son rôle, il se place soudain en position d'autorité et sermonne les politiques.

Premier temps, celui de la colère contenue, dont on perçoit les signes : il lâche ses lunettes, il bute sur les mots, il endosse le rôle d'Alain Juppé à la première personne, et il achève par un coup sur la table. L'analyse est toujours là, mais elle n'est plus distanciée.

1 Nous faisons ici référence au célèbre article de Grice, H. P. (1979), où le linguiste américain présente un modèle fonctionnel et pragmatique d'analyse de la cohérence conversationnelle. Celle-ci repose sur un principe, « le principe de coopération » (tout interlocuteur accepte de contribuer à la réalisation de l'échange) qui se décline en quatre règles : règle de quantité, règle de qualité, règle de modalité et règle de pertinence.

2 Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=bCm9SprHaPs>

Deuxième temps, la colère explose. Le discours est exclamatif, les mots argotiques, le jugement à l'emporte-pièce, la lassitude à son apogée. La leçon est donnée, dans les termes de Monsieur tout le monde.

Cette crise de colère est à la fois sincère et feinte. Les réactions amusées sur le plateau et le rire final d'Olivier Mazerolle laissent entendre que c'est un sketch, un bon moment de télévision.

En résumé, à la différence du politique chez qui la passion est toujours contrôlée par un souci tactique, ici l'émotion se libère et fait événement. Mais elle joue aussi un rôle politique : le journaliste se veut porte-parole de l'humeur générale. Il connaît la puissance de diffusion médiatique, il espère l'influence... il fait partie du jeu.

On n'a sans doute pas épuisé le potentiel analytique que recèle le concept sémiotique de *rôle thématique*¹. Au-delà de sa description structurale qui permet, lorsqu'il est adjoit à un rôle actantiel, de définir l'acteur – ici, par exemple, le « journaliste » –, le rôle thématique peut être compris comme un mode majeur d'insertion de l'individuel dans le collectif. Et non seulement il forme alors une classe paradigmatique mais, par la force de l'usage, il intègre des motifs, des praxèmes, des registres d'énonciation et des modes d'interaction, tout ce que prescrit justement la thématisation même du rôle. Ainsi, par exemple, au rôle du « journaliste » correspond généralement l'énonciation neutre, impersonnelle et dépassionnée de la pure médiation factuelle et informative. Or, ici, l'événement consiste précisément en une rupture avec ce schéma prévisible : le journaliste éructe de colère contre le politique. Mais de quelle colère s'agit-il ? Quel est son statut véridictoire ? Est-elle sincère ou est-elle feinte ? Quoi qu'il en soit, la gradation intensive de sa mise en scène lui donne l'apparence d'une colère authentique. Car la colère, on ne le souligne pas assez, obéit à un principe de gradualité : elle se nourrit des simulacres qu'elle génère et s'amplifie au fur et à mesure qu'elle les transforme en référents « réels » qui s'intègrent à son processus d'intensification. Le schéma

1 Cf. Greimas, A. J. & Courtés, J. (1979). Le « rôle thématique » est défini en sémiotique comme un investissement de sens particulier de l'actant (sujet, objet, Destinataire, etc.). Il transforme cet actant – pur concept syntaxique – en un acteur doté de propriétés sociales, professionnelles, etc., telles que « journaliste », « ministre », citoyen », « professeur », « étudiant », etc.

de ce métabolisme passionnel de la colère est particulièrement illustré, dans le champ politico-médiatique français, par Jean-Luc Mélenchon¹. Or, la colère politique s'adosse nécessairement à un fond de légitimité : elle est justifiée par la révolte face à l'injustice et peut se structurer en un programme d'action révolutionnaire ; il y a malaise lorsqu'elle séjourne dans l'indignation². Dans tous les cas, en effet, la colère réclame la réparation ou la vengeance. Les sémioticiens en connaissent bien le scénario, de la frustration d'un droit à l'émotion puis à la restauration de ce droit, depuis l'étude d'A. J. Greimas, « De la colère » (1976). Dans le cas de la colère politique, cette passion est portée par un leader ou par un élu, et elle se manifeste ainsi par délégation, au nom du collectif. C'est dire que la colère politique comporte le paramètre de la représentation : elle est porte-parole. Or ici, l'indignation du journaliste contre les politiques est en effet représentation, mais dans un tout autre sens : elle est spectacle, elle est événement médiatique. Plutôt que d'une représentativité au sens politique, il s'agit d'une représentation dans son acception théâtrale. Pour preuve, la séquence de moralisation passionnelle³ – celle où le journaliste rit de sa propre colère – montre que l'acteur est en même temps son propre spectateur : à l'instar de ses collègues journalistes, il est amené à évaluer, sur le mode de la dérision, l'écart entre sa crise passionnelle et le comportement prévisible et programmé qu'appelle son rôle thématique. Et pourtant, sur le fond, l'opération manifeste une véritable substitution de rôles. Le politique, incarnant normalement, du fait de son rôle, la fonction du Destinateur-source-de-valeurs, se trouve destitué par le journaliste, qui s'érige soudain – et pour le bref instant d'un « coup » médiatique – en juge souverain.

1 Cf. « Déshabillons-les », *Public Sénat*, entretien d'Hélène Risser avec Jean-Luc Mélenchon. Disponible sur : <http://replay.publicsenat.fr/vod/deshabillons-les/melenchon-les-raisons-de-la-colere/jean-luc-melenchon,stephane-courtois,jean-pierre-winter/67496>

2 Cf. le succès ambigu du petit livre de Hessel, S. (2010), où la colère apparaît comme étant à elle-même sa propre fin.

3 L'analyse sémiotique des passions a conduit, entre autres, à la mise en évidence d'un schéma passionnel canonique qui, tout comme le schéma narratif le fait pour l'ordre du récit, gère notre représentation culturelle des parcours passionnels selon un ordre plus ou moins figé : on passe ainsi de la « disposition » passionnelle (aptitude à accueillir telle ou telle passion), à la « sensibilisation » (événement déclenchant), puis à l'« émotion » (crise passionnelle proprement dite, avec la somatisation) et enfin à la « moralisation » (retour à l'ordre des valeurs sociales partagées et fin de la crise passionnelle). Cf. à ce sujet Greimas, A. J. & Fontanille, J. (1991).

3. En présence de l'absence

Notre troisième cas concerne ce qu'on a appelé la sémiotique de la présence : la signification ne relève plus seulement de l'action ou de la passion, mais elle émane de la simple présence sensible, dégageant une aura, diffusant autour d'elle un certain mode d'altérité et de partage¹. Le cas est celui d'une émission de variété où l'ancien Président de la République, Nicolas Sarkozy, cultivant alors son absence forcée de la scène politique et cherchant à la rendre sensible, fait une apparition à l'occasion de l'anniversaire du comédien Jean-Paul Belmondo : jeux d'absence et de présence donc.²

La stratégie de communication de Nicolas Sarkozy est subtile. Elle consiste à combiner de la présence dans l'absence et de l'absence dans la présence.

La présence est valorisée par sa rareté. En costume strict et portant la rosette de Grand Croix de la légion d'honneur, il est nommé avec la déférence due à son ancienne fonction.

Cette émission grand public est vouée à l'éloge et à l'admiration. Lieu privilégié pour exprimer les idéaux consensuels que seul un président peut se permettre d'évoquer sans ridicule.

Il réaffirme ainsi son statut ; statut que manifeste aussi la distance d'un message enregistré hors plateau.

Car il y a de l'absence dans cette présence. On est dans le demi-ton et la demi-teinte. A l'éclat du rouge et du blanc de l'émission s'oppose la monochromie miel et sépia du décor.

Les rayonnages de la bibliothèque sont en attente d'ouvrages.

La proximité personnelle est dans le ton intimiste, mais elle se perd dans la rhétorique de l'hommage,

Et dans l'anonymat des phrases toutes faites.

1 Pour cette sémiotique de la présence, cf. notamment Landowski, E. (1997).

2 Disponible sur : http://www.dailymotion.com/video/xzmrbi_denis-decode-en-presence-de-l-absence_news#.UYeZo4KghJ8

En résumé, Nicolas Sarkozy met en œuvre une stratégie de l'absence dans la présence, propre à éveiller le désir. L'omni-président de naguère joue désormais sur les ressorts de la mémoire à entretenir et de l'attente à susciter.

L'interférence générique du politico-médiatique est ici poussée à son maximum. Comment en rendre compte ? Une sémiotique des instances énonçantes, inspirée de celle de Jean-Claude Coquet (2007) mais élargie¹, permet de répondre à cette question. Comme tout sujet de discours, le sujet politique se subdivise en instances, ainsi que le montrait le Cicéron de Raül Dorra divisé entre l'instance cognitive de l'expert oratoire et l'instance somatique du corps préoccupé de ses varices (cf. supra). Or, le caractère spectaculaire de la séquence avec Nicolas Sarkozy réside dans le mode d'exhibition de ces instances, dans leur entrelacs manifeste et dans le mode de présence-absence qu'elles génèrent. À la manière d'une partition qui présente sous forme de paradigme, en succession, ce que chacun des instruments doit jouer simultanément, chaque instance réalise son programme tout en laissant entendre en sourdine celui de l'autre. Ainsi, Sarkozy est tout à la fois ami (l'ami de Jean-Paul Belmondo dont il vient fêter l'anniversaire), complice (de l'animateur qui sollicite ses affects), ancien président de la République (qui en porte la marque à la boutonnière), et vedette de télévision (dans une émission de divertissement). A chacune des instances correspond un régime et un registre de discours : intimiste ici, solennel et pontifiant là. Or, du point de vue du spectateur, le rapport entre régimes et instances est brouillé : dans celui de l'ami, on entend aussi le président ; dans celui du complice, on perçoit la vedette qui s'exhibe, etc. Dans cet assemblage prend forme le personnage médiatique. Mais le brouillage de cette superposition des instances et des régimes de discours explique à mes yeux l'effet d'absence dans la présence : l'unité du sujet du discours est perdue. Et il impose également les modalités de la présence dans l'absence (celle de la scène politique), inévitablement

1 La sémiotique des « instances énonçantes » développée par J.-Cl. Coquet (2007) repose sur l'architecture énonciative de quelques instances : objet, sujet (qui prédique et assume son dire), non-sujet (qui prédique mais n'assume pas, énonçant en automate ou en prisonnier de sa passion), tiers-actant (équivalent au Destinataire). On peut considérer, plus largement, que tout acte d'énonciation est le foyer d'une pluralité d'instances qui se « disputent » la réalisation de la parole. Le lapsus par exemple, peut être compris comme le surgissement dans l'énonciation d'une instance réprimée.

comprise comme l'effet d'un calcul d'ordre politique, une stratégie de la mise en attente : je suis là, ne m'oubliez pas...!

4. Registre du discours : les pièges de l'humour

L'humour avec ses séductions communicatives est un véritable symptôme des relations contemporaines entre les mondes politique et médiatique. L'obligation du rire implique la soumission à la « loi » médiatique. Mais les enjeux de l'humour sont aussi liés à la mise en question de l'assomption politique du croire : la nécessaire conviction que sape le rire... L'actuel Président de la République incarne mieux que d'autres cette problématique.¹

L'humour pour François Hollande est un impératif.

Mais les jeux de la dérision sont ambigus, et leur pratique par le Président devient source de problème.

La fonction première du trait d'esprit, éclatante dans les relations internationales, est d'établir la complicité pour conjurer le conflit. L'humour dit : la confiance est là.

La plaisanterie, saisie au vol, peut renforcer la connivence sur le dos d'un ennemi commun.

Et la flèche taquine devient destructrice quand elle vise un adversaire particulier.

Mais à force de ne pas prendre au sérieux les valeurs, l'esprit facétieux se montre indifférent à autrui et à ses croyances.

Le bon mot est lâché et il est peut-être de trop.

Enfin, du détachement à l'évitement il n'y a qu'un pas. L'humour semble alors fuir la réalité.

1 Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=mPOphsbI28M&feature=youtu.be>

Or la crise est là. Elle impose le choc du réel. Les jeux d'esprit du chef sont en question.

En résumé, l'humour chez François Hollande est une tentation gourmande. Entre la détente, la complicité ou la provocation, il n'y résiste pas. Mais la crise, avec sa sèche réalité, accepte difficilement la plaisanterie. Et les bons mots du Président peuvent nourrir la défiance.

Le problème des relations entre humour et politique est vaste et complexe. Lors d'une conférence à l'université d'été du Parti socialiste français à La Rochelle en 2012, réalisée avec Dimitri Kourtchine et « La Générale de Production » qui avaient réuni une remarquable anthologie de séquences visuelles, j'avais cherché à mieux comprendre et à analyser les enjeux de l'humour dans la territorialisation médiatico-politique. On peut aisément observer, historiquement, un glissement des rôles dans le contrôle de ce territoire : tout d'abord, les politiques (cf. De Gaulle, Khrouchtchev, Reagan, etc.) mettent l'humour au service du pouvoir. L'humour apparaît comme une propriété du souverain et comme un instrument de la diplomatie. Mais d'un autre côté le politique, loin d'être seulement source de l'humour, en est aussi, parallèlement et intensément, la cible (les guignols, les pastiches, les imitateurs) : c'est son deuxième état. Et un troisième état, plus récent, est apparu : le comique comme condition d'existence médiatique pour le politique. Obligation de rire et de faire rire, en participant, étape obligée dans la carrière, à des émissions de dérision (par exemple, on invite un responsable politique de droite à jouer le rôle d'un homme de gauche...). Cette acceptation de l'auto-dérision par soumission au filtre médiatique du comique apparaît désormais comme une condition de communication fondamentale avec le peuple.

François Hollande combine les facettes de l'humour politico-médiatique : étant à la fois la source et la cible, il met depuis longtemps en scène les diverses dimensions de l'humour et en exploite les différents ressorts – ironie, mot d'esprit, sens de l'absurde. Mais « Monsieur petites blagues » devenu Président de la République s'est vu contraint de limiter ses traits dans l'exercice du pouvoir suprême. On constate ici, dans les extraits des interventions sélectionnées, qu'il n'en est rien. Or, à la source de l'humour, il y a une petite crise modale sous-jacente à l'exercice même de la distanciation : celle d'une non-adhésion, celle d'une non-croyance. Paradoxe délicat à gérer, car la modalité de la

conviction est constitutive du politique – conviction qui s’exprime par excellence dans la colère. François Hollande consent à altérer en lui la communication de la conviction au profit du détachement humoristique, ce qui ne peut pas être accepté dans le cadre d’une situation de pouvoir. *A fortiori* dans une situation de crise économique et sociale. Le déficit de conviction déterminé par l’humour altère du même coup la crédibilité. Et le discours médiatique, qui fonde son propre pouvoir sur le contrôle de ce territoire, met de l’acharnement dans un processus récursif qui consiste à faire de l’humour sur cet humour. On en arrive alors à un affaiblissement du politique en corrélation directe et inverse avec le renforcement du pouvoir médiatique.

5. La spectacularisation du politique : « Noces parlementaires »

Enfin, dernier cas, celle d’une restauration de positions et des pouvoirs, à l’occasion d’un débat démocratique à l’Assemblée Nationale hautement médiatisé, dont le rituel réinstalle, renforcée par l’incident de séance, la stéréotypie convenue des rôles précédemment mise à mal.¹

Le dénouement est connu d’avance. Pourtant, à l’Assemblée, le récit démocratique tourne à plein régime. Il n’y a plus à persuader, mais tous les motifs du débat parlementaire sont mobilisés.

On y trouve les formules manichéennes, qui fixent les antagonismes.

A quoi s’oppose, avec un vocabulaire choisi, l’émotion d’un cadre familial réinventé.

L’histoire singulière donne même un caractère intimiste au discours, apportant ses effets de vérité, ironiquement.

Et puis l’éloquence s’enflamme. C’est l’emphase des anaphores, reprises en chœur comme un slogan.

Le ton monte jusqu’à la provocation de l’exemple choc, au-delà duquel il n’y a plus d’arguments, le fameux point Godwin.

¹ Disponible sur : http://www.dailymotion.com/video/xzfcbu_denis-decode-noces-parlementaires_news#.UX5KB4KghJ8

L'intensité dramatique culmine enfin, avec l'incident de séance, le tumulte qu'il engendre et l'incantation du Président de l'Assemblée.

Et le récit se clôt, après le vote, dans la glorification : c'est le cri républicain de la victoire.

Au total, la séance présente une anthologie de la vie parlementaire.

En résumé, l'issue du débat sur le mariage pour tous est écrite d'avance. Et pourtant les orateurs déploient tous les registres de la persuasion, signe ultime du sacre démocratique.

Voici donc le retour d'un discours politique institué, qui s'offre en spectacle tout en n'étant pas sous contrôle médiatique. Il s'agit de la scène finale du débat sur le mariage homosexuel, dit « mariage pour tous » : le vote à l'Assemblée, avec le rituel des explications de vote. On y reconnaît la scène du débat démocratique, mobilisant les éléments de la rhétorique la plus traditionnelle, avec sa gestualité, ses effets de voix et ses effets de manche. On y reconnaît surtout un discours qui n'a pas d'autre finalité que celle d'exister comme tel, pour lui-même. Puisqu'en effet, le résultat est connu d'avance : il n'y a plus rien à gagner ni rien à perdre, le récit est clos. Quelle est donc la justification de ces explications qui précèdent le moment solennel du vote et qui donnent lieu à ce spectacle de joute oratoire ? Elles n'ont d'autre finalité que d'exhiber le faire démocratique, c'est à dire la confrontation par le débat. Celui-ci se trouve ici réduit – ou élevé – à son essence, manifestant ainsi les valeurs qui le fondent : à la fois esthétiques et éthiques. Dans le contexte de la médiapolitique et de ses rôles brouillés, cet événement contrastif fait, à rebours, sens.

II. Hypothèses et généralisations

Pour développer une approche des rapports entre discours politique et discours médiatique, la sémiotique peut avoir recours à une démarche tensive : celle-ci consiste à dépasser le jeu formel des oppositions discrètes – à la source du structuralisme – pour théoriser les superpositions, les gradualités, les recouvrements. Elle réside dans les termes complexes (« et / et ») avec le risque de transiter vers les termes neutres (« ni / ni ») : on passe aisément du « et politique et médiatique » à la négation réciproquement critique de l'un et de l'autre.

Cette situation discursive entraîne du même coup une fragilisation et une instabilisation, car les régimes de croyance et la légitimité qu'ils instituent ne sont pas, entre l'un et l'autre domaine, compatibles. On comprend que cette situation entraîne une mise en question des modalités de la croyance qui soutiennent l'édifice politique, et explique sa fameuse désaffection.

Les implications d'une approche tensive de ce phénomène peuvent être résumées en trois séries de propositions :

1. Tout d'abord, elle justifie la pertinence analytique de la tensivité, comprise comme une saisie des réseaux sous-catégoriels qui révèlent le dynamisme interne du sens. Les oppositions catégoriques s'altèrent en étant comprises comme des moments sur un parcours où le foyer de toute différence réside dans la variation d'intensité ; de même, les propriétés et attributions socialement convenues des rôles thématiques se mettent à flotter, se déplacent, peut-être se réinventent ; les compositions d'instances au sein de l'énonciation transforment l'acte de discours en une scénographie ; les passions propres aux politiques s'étendent hors de leur champ d'exercice. Les implications d'une approche tensive seraient à dégager dans le cadre effectif des interactions discursives. On voit ici ses effets sur la redéfinition mouvante des rôles thématiques et pathémiques. C'est peut-être le primat accordé à l'interaction sensible qui entraîne une modulation des rôles et implique la mise à nu des instances démultipliées qui les sous-tendent. Dès lors, nul besoin de changer de paradigme sémiotique comme le prétendent certains en forçant paradoxalement les oppositions catégoriques tranchées (sémiotique du contrat vs sémiotique de l'ajustement par exemple). C'est au cœur même de sa démarche et de ses principes de pertinence que la sémiotique trouve les instruments qui permettent de penser et de décrire les variations imprévisibles et inattendues du sens entre ses partenaires, au sein d'un champ de discours. Qu'il s'agisse de création littéraire, ou, comme c'est le cas ici, de communication politique.

2. Deuxième implication : le nœud explicatif se trouve peut-être autour du concept de *représentation*. Et de son ambivalence sémantique. Bruno Latour, dans un article intitulé « Si on parlait un peu politique » (2002)¹, écrit : « On se plaint de toute part d'une désaffection pour la politique. Et si la fameuse "crise de la représentation" venait tout simplement d'une incompréhension nouvelle sur la nature exacte de

1 Voir aussi du même auteur, sur la question de la représentation et bien au-delà, (2012). *Enquête sur les modes d'existence*.

ce type de représentation ? » L'ambivalence sémantique – « nature exacte de ce type de représentation » – nous met sur le chemin d'une explication. La représentation comprise comme délégation modale de pouvoir (par le vote) et la représentation comprise comme spectacle (assuré par la mise en scène médiatique) empiètent l'une sur l'autre. Leurs effets de sens se contaminent : le journaliste puise dans le premier sémème de délégation, chez le politique, une part de sa légitimité en s'assumant, par le seul fait de l'image, comme représentatif de la société, et le politique est contraint d'altérer ce sens en se laissant affecter par les propriétés du sémème spectaculaire. C'est ainsi que la représentation politique se décrédibilise.

3. Troisième implication : la relativisation générique. Elle se traduit entre autres par la diminution de la participation des électeurs. Une de ses raisons tient au phénomène qu'on vient de décrire, à travers ses différentes facettes : le genre politique lui-même se trouve altéré dans son intégrité par la pression des genres médiatiques dans la diversité de leur présence et de leurs sollicitations. Nous revenons alors au début de notre réflexion, en proposant d'appréhender, d'une manière nouvelle, le cadre plus général où de tels processus se réalisent : c'est celui de l'*actio* rhétorique dont la problématique pourrait, ou devrait, être profondément renouvelée dans une approche sémiotique des interactions entre les deux univers de discours.

Références

- Coquet, J.-Cl. (2007). *Phusis et logos. Une phénoménologie du langage*. Saint-Denis : Presses Universitaires de Vincennes.
- Dorra, R. (2013). *La maison et l'escargot. Pour une sémiotique du corps* (2005), (trad. fr. V. Estay Stange & D. Bertrand). Paris : Hermann.
- Greimas, A. J. (1976). *Du sens II. De la colère. Etude de sémantique lexicale*. Paris : Seuil.
- Greimas, A. J., & Courtés, J. (1979). *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris : Hachette.
- Greimas, A. J., & Fontanille, J. (1991). *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*. Paris : Seuil.
- Grice, H. P. (1979). Logique et conversation. *Communications*, 30, 57-72.
- Hessel, S. (2010). *Indignez-vous !* Montpellier : Indigène éditions.
- Landowski, E. (1997). *Présences de l'autre. Essais de socio-sémiotique 2. Formes sémiotiques*. Paris : PUF.
- Latour, B. (2002). Si on parlait un peu de politique ? *Politix*, 15(58).
- Latour, B. (2012). *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes*. Paris : La Découverte.